



**T. BRAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
En pay ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR**

ET  
FIEVRES  
LEGRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

ET  
FIEVRES  
LEGRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

**FEUILLETON de CANARD**

**LE SIRE DE LUSTUPIN**  
Par ERNEST CAPENDU;  
(Suite.)

—Est-ce là tout ce que tu avais à me dire ?  
—Non !  
—Quoi encore ?  
—Ce qui concerne Claudine ma sœur, Eugilbert Aussias et le comte de Saint-Allos !  
—Parle !  
—Vous écoutez ?  
—De mes deux oreilles.  
—Quand le château d'Auriac a brûlé, ensevelissant sous ses ruines le cadavre du baron et celui de sa fille, vous étiez encore à Barcelonnette ?  
—Non.  
—Vous n'étiez pas à Barcelonnette ? s'écria le Bayle.  
—Non ! répéta Céranon avec assurance.  
Jurez-le moi ?  
—Je le jure !  
—De sorte que ne vous savaient pas encore qui a mis le feu au château d'Auriac ?  
—Non !  
—Jurez-le encore !  
—Je le jure !  
—Très bien !  
Un silence régna dans la pièce.  
Le Bayle reprit :  
—Et Saint-Allos ?  
—J'ignore où il était alors, répondit Céranon. Il a disparu après l'incendie !  
—Vous ne l'avez pas revu ?  
—Non.  
—Saviez-vous qui il était alors ?  
—Non.  
—Vous l'ignoriez ?  
—Oui.  
—Il vous avait donc trompé ?  
—Absolument.



Espérons qu'à elles deux elles sauront bien ouvrir le chemin à nos voyageurs et à nos marchandises.

—Jurez le moi !  
—Ja le jure !  
—Et Eugilbert Aussias ?  
—Il est mort.  
—Depuis quand ?  
—Depuis six ans. J'ai assisté à son enterrement.  
Il y eut un nouveau silence, Martin Sambuc paraissait respirer avec peine.  
Il reprit :  
—Et Claudine ? ma sœur ?  
—Elle est morte par suite, sans doute, d'un accident, répondit froidement le baron de Céranon.  
—Par suite d'un accident ?  
Le Bayle appuyait sur les mots. Son interlocuteur ne sourcilla pas :  
—Oui, dit-il simplement.  
—Comment ?  
—Elle est tombée dans un précipice et le lendemain on a retrouvé son corps brisé.  
—Vous jurez que cela est arrivé ?  
—Je le jure !  
Le Bayle s'était levé et parcourait la pièce avec une agitation extrême. Revenant vers Céranon devant lequel il s'arrêta :

—Jurez-moi, reprit-il d'une voix rauque, que vous m'avez répondu loyalement.  
—Je vous jure, répondit Céranon, que je vous ai répondu comme je devais vous répondre.  
—Ah ! s'écria Martin Sambuc avec animation, vous êtes un infâme et un lâche !  
Céranon haussa les épaules.  
—Insultes stupides et qui ne sauraient m'atteindre ! dit-il avec un accent railleur.  
Martin Sambuc était revenu sur lui.  
—Tu viens de faire quatre faux serments ! dit-il.  
—Le premier à propos de l'incendie du château d'Aussias !  
—Tu étais à Barcelonnette, misérable damné, puisque c'est toi qui as mis lâchement le feu au château. Je le sais !  
—Le second, c'est quand tu jures que tu ignorais quel était le comte de Saint-Allos, ton complice !  
—Tu le sais.  
—Le troisième, c'est quand tu prétends que ma sœur est morte dans

un abîme !  
—Et le quatrième quand tu m'affirmes que tout ce que tu m'as appris était arrivé.  
—Tu as fait quatre faux serments, Céranon. Tu seras donc quatre fois damné, car tu as insulté Dieu !  
—Claudine n'est pas morte ainsi au fond d'un précipice.  
—Tu l'as fait passer pour morte, le jour où tu la fis enlever, elle, et où tu fis noyer une pauvre fille de la vallée dont la présence te gênait.  
—Cette jeune fille ressemblait un peu à Claudine.  
—Tu as fait retirer de l'eau le cadavre dont tu avais rendu le visage méconnaissable.  
—Tu oses le revêtir des vêtements appartenant à Claudine, et pour tous ce fut ma pauvre sœur qui avait péri dans l'abîme.  
—Mais Claudine était enfermée étroitement et tu voulais assouvir, en la contraignant lâchement, ta lâche et fatale passion... quand elle-même s'est tuée pour échapper au plus horrible des déshonneurs.  
—Est-ce vrai tout cela !

—Dis ! oses-tu nier ?  
—Réponds !  
En écoutant ces réhémentes paroles, Céranon était demeuré impassible.  
Quand Martin Sambuc eut achevé, il le regarda froidement, et relevant lentement la tête :  
—Après ? dit-il.  
Martin Sambuc fit un geste menaçant :  
—Achève ! poursuivit le baron. Si tout ce que tu dis est vrai, tu dois avoir un plan tracé d'avance.  
—Ce plan, suis-le !  
—J'attends tes conclusions !  
—Qu'as-tu encore à me dire ?  
—Ce que j'ai à te dire, s'écria le Bayle qui paraissait ne se contenir qu'à grand-peine. Ecoute, tu vas le savoir !  
—J'écoute !  
—Je connais le rôle infâme que tu as joué.  
—Tu étais l'ami intime de Saint-Allos.  
—C'est toi qui lui as conseillé d'épouser Sabine pour refaire sa fortune.  
—C'est toi qui, plus tard, lui as fait donner la main de mademoiselle d'Auriac par le baron.  
—C'est toi qui, sachant que le sire Raoul n'ignorait rien, as provoqué le duel.  
—Quand tu as connu les projets de ton ami, c'est toi qui, plus tard, t'es encore associé à lui pour les mettre à exécution.  
—C'est toi qui as incendié le château et fait mourir madame de Saint-Allos, et rendu libre ton ami.  
—Alors, il a quitté la France, il a abandonné ce nom de St-Allos qui était celui d'une terre et il a entrepris cette carrière dans laquelle tu l'as suivi pas à pas, et qui vous a menés tous deux à la puissance.  
—Est-ce vrai, tout cela ?  
—Et ce n'est pas tout !  
—Ensuite.  
—Tu étais épris de Claudine, ma sœur, mais tu redoutais la colère d'Eugilbert, car tu savais qu'il t'eût frappé impitoyablement.  
—Le hasard me desservit.  
—Je fus accusé, tu me savais innocent, tu m'as laissé condamner.  
—J'étais égaré : c'était un obstacle de moins pour toi.  
—Assez ! dit Céranon en se levant j'ai cru que tu avais autre chose à m'apprendre.  
—Du moment que tu n'as que des reproches à formuler, il est inutile d'aller plus loin.  
—Ecoute à ton tour :  
—Je vais éclairer la situation.  
—Tout ce que tu dis est vrai. Tu vois que je suis parfaitement sincère.  
—Maintenant, voici ce que je veux faire ;